

## CHAPITRE TROIS

COMME je l'ai déjà dit, je suis né le 16 avril 1921, à environ onze heures du matin. L'événement eut lieu dans une maternité d'Adelaide Road, dans le quartier de Swiss Cottage, à Londres. Étant donné que mes parents avaient quitté Leningrad à bord d'un cargo suédois, neuf mois plus tôt, j'avais pas mal voyagé sous forme d'embryon, passant un certain temps en Hollande tout en me préparant à faire mon entrée dans le monde. Apparemment, une décision arbitraire d'un certain Herr von Maltzahn au ministère des Affaires étrangères allemand changea mon destin.

Ma mère arriva dans le port de Harwich un certain jour de février, et les autorités britanniques l'appréhendèrent immédiatement pour avoir rempli sa carte de débarquement avec trop de précision. À la question : « Où êtes-vous née ? », elle avait répondu : « Saint-Pétersbourg. » À la question : « Où avez-vous reçu votre instruction ? », elle avait répondu : « Petrograd. » À la question : « Où avez-vous embarqué ? », elle avait répondu : « Leningrad. » Les autorités d'immigration étaient persuadées qu'elle prenait le questionnaire à la légère, et je me sens obligé d'ajouter, avec un certain orgueil, que seule ma présence lui évita d'autres désagréments. Cette tendance à répondre trop littéralement aux questions officielles semble être un trait de famille, dû peut-être au grand nombre de frontières que nous avons tous traversées, depuis l'invention de cet embarras.

J'eus le même genre d'ennuis lors de ma première demande de visa pour entrer aux États-Unis, quand je me décrivis de couleur

rose. On me dit sévèrement que j'étais blanc, fait que je n'ai preuve à l'appui, c'est-à-dire grâce à un miroir de l'ambassade. On perdit beaucoup de temps, d'autant plus que je ne réussis pas à comprendre l'implication subliminale du mot «rose» à cette époque. Le fait qu'ils m'accordèrent quand même un visa, bien que leur sens de la couleur ait été mis quelque peu à l'épreuve, en dit long sur l'esprit d'équité des officiers américains.

Une fois relâchée par des autorités britanniques tout aussi tatillonnes, ma mère prit le train jusqu'à Londres, voyage noyé dans une épaisse fumée industrielle qui se transforma en tourbillons jaunes et épais de brouillard, impénétrable, étouffant et claustrophobique. Elle raconte que jamais de son existence elle n'avait vu ou senti tant de saleté à l'état pur. Avant que leur nom ne soit totalement oblitéré vers la fin du voyage, toutes les gares semblaient s'appeler Bovril, et cette répétition ajouta à son impression d'horreur à la Kafka. Il me faut expliquer aux profanes que Bovril était, et est encore, un délicieux bouillon de bœuf. Fruit d'une entreprise privée dans une société capitaliste hautement compétitive, ce produit avait des panneaux de publicité aux couleurs vives et lumineuses, contrairement aux noms des gares qui, encore que propriétés privées, n'entraient pas en concurrence directe, et tendaient donc à cacher leur identité sous des couches de saleté et de suie.

Le train finit par s'arrêter dans la plus grande gare Bovril de toutes, et ma mère fut emmenée par sa vieille gouvernante dans une pension tenue par un couple de puritains d'un certain âge, où rien n'était permis sauf un silence total. Tout en bavardant par chuchotements subreptices avec Miss Rowe, qui lui avait enseigné à Saint-Pétersbourg tout ce qu'elle savait, ma mère acquit la conviction d'avoir fait l'erreur de sa vie en venant dans ce pays de cauchemar avec son enfant pas encore né. Et pourtant, telle est la force des goûts acquis chez les êtres sensibles que c'est dans ce pays qu'elle devait mourir, cinquante-quatre ans plus tard, refusant, les dix dernières années de sa vie, de le quitter même pour de courtes vacances, trouvant des excuses désinvoltes à chaque incommodité, réchauffée par des radiateurs électriques sans âme et par le grand cœur de ses voisins.

Si elle se trouva seule pour affronter les rigueurs initiales de son nouveau foyer en forme d'île, c'est que mon père l'avait précédée et était déjà très absorbé par son nouveau travail. À l'heure où il fallut l'emmener précipitamment à la maternité, elle était seule, car, au même moment, en communication défectueuse avec Berlin, mon père était très occupé à hurler le contenu d'un discours de Lloyd George.

Je fus un lecteur précoce, capable de maîtriser un mot au très jeune âge de neuf mois. Le deuxième mot devait suivre quelques années plus tard. Mais ce fut dans le choix du mot que je manifestai un certain don pour la diplomatie, qui m'a, toute ma vie, rapporté plus d'ennuis qu'il n'en valait la peine. Le mot, que je prononçai à haute voix du haut d'un autobus à deux étages, tout en pointant un doigt minuscule vers une énorme publicité, était Oxo. Une nouvelle fois, il me faut préciser qu'Oxo était, et est encore pour tout ce que j'en sais, un rival valable et déterminé de Bovril dans le monde des concentrés de bœuf. C'était ainsi une sorte de revanche pleine de tact sur toutes les inquiétudes passées de ma mère dans le train que je prenais maintenant, en attirant l'attention de tout un bus chargé de voyageurs sur les vertus d'un rival en réduction de bétail.

Il est difficile de faire la part entre les souvenirs vrais et les choses reconstruites d'après des photographies et les anecdotes de parents affectueux. Par exemple, il y a un événement dont je n'ai aucun souvenir, mais que je vois en imagination aussi clairement que si j'y avais activement participé, et il s'agit de mon baptême.

Ma grand-mère doucement larmoyante, douée de son extraordinaire capacité pour revivre les épisodes de la Bible comme s'il s'agissait de gros titres dans les journaux, écrivit du Caire pour demander avec insistance que je sois baptisé avec de l'eau du Jourdain, en souvenir de l'ancien temps. Mon père, qui maintenant prenait plaisir à son nouveau travail, trouva agaçant, comme il se doit, ce symbolisme tellement fatigué et dit qu'il ne pouvait absolument pas demander un congé pour une raison aussi spécieuse. De toute manière, il ne pouvait se permettre la dépense du voyage. Les aller et retour du courrier se multiplièrent jusqu'à ce qu'un compromis fût établi. Il fut décidé que les parties intéressées se rencontreraient à mi-chemin entre Londres et Le Caire. Étant donné que les notions

de ma grand-mère en géographie étaient vagues – en dehors de l'Éthiopie, qu'elle connaissait comme le dos de sa main – il fut facile de la convaincre que la ligne médiane entre les deux passait par Stuttgart, ou plus précisément par Schwabisch Gmund, ville située à quelques kilomètres. Je fis le voyage dans un panier aimablement prêté par une blanchisserie de Londres.

Ma grand-mère remonta du sud vers Schwabisch Gmund, en tenant serrée contre son cœur une bouillotte en grès remplie à ras bord de l'eau boueuse du Jourdain. Elle se l'était procurée au terme d'un voyage fait spécialement et avait pataugé au bord du Jourdain, retroussant ses jupes d'une main et immergeant la bouillotte de l'autre.

Tout se passa bien jusqu'au moment du baptême proprement dit, quand le vieux prêtre, qui avait la tremblote, laissa échapper la bouillotte à l'instant crucial de la cérémonie. Elle se cassa net en deux sur les mosaïques victoriennes, projetant des filets d'une eau jaunâtre, vivante et bruissante de toute une vie fluviale primitive et presque invisible, qui se répandit dans les fêlures et les crevasses des scènes bibliques néo-gothiques décrites sur le sol. Sans le plus léger soupçon d'inquiétude, le prêtre substitua immédiatement un peu d'eau stérile sanctifiée aux impuretés de l'Ancien Testament et me baptisa Petrus Alexandrus, histoire de donner un ton classique qui faisait maintenant totalement défaut aux événements.

Je suis reconnaissant de n'être pas né à une époque où semblable péripétie aurait pu être interprétée comme le courroux d'un Dieu quelconque, car j'aurais risqué alors d'être sacrifié dans une lâche tentative d'apaisement. Au lieu de quoi, les yeux de ma grand-mère commencèrent à larmoyer dès qu'ils se posaient sur moi. De retour à Londres, dans un milieu moins atavique, je prospérai malgré cette escarmouche précoce avec la fée Morgane.

La première nurse dont je me souviens était noire, mais au lieu de la poitrine généreuse, du contralto et des airs fredonnés avec chaleur qu'on associe avec les mamies noires des États sudistes, cette dame venait du Cameroun, pays africain précédemment sous l'hégémonie allemande, et elle avait le regard fébrile et la voix stridente d'un sergent instructeur prussien. Son nom, ne vous

déplaise, était Fraulein Bertha, ce qui ressemble à une invention dingue née de l'imagination enfiévrée de Strindberg. Je passais presque tout mon temps debout au coin, une couche mouillée sur la tête, tandis qu'elle criait et tempêtait dans un allemand de sapeur. Mon père la surprit à me battre sans pitié, et il la renvoya immédiatement, ce qui lui inspira beaucoup d'amertume à l'égard de la suzeraineté blanche. Où elle s'en alla, je l'ignore. Son pays était désormais sous mandat français. L'ennemi détesté s'y trouvait tout comme en Alsace-Lorraine. C'était une inadaptée dans un monde qui avait changé et, comme presque tous les inadaptés, c'était une recrue possible de premier choix pour le parti nazi. Par l'échelle de la domesticité, elle s'était élevée à une autorité infime et dépourvue de sens, et elle était maintenant, par tempérament, plus européenne que le Junker le plus enragé. Son apparence physique était la seule chose qui lui posait des problèmes. Je pense souvent à elle avec pitié.

Celle qui lui succéda était une Irlandaise d'une vingtaine d'années qui s'habillait comme une femme de cinquante ans, de flanelle grise et triste, avec un chapeau noir orné d'une épingle qui semblait lui traverser la tête. Elle avait des nattes et un pince-nez sans monture qui tremblait sur l'arête de son nez quand elle parlait. Elle était toute douceur dans ses façons, dans ses chuchotements hypocrites et le tintement de ses poésies enfantines. Elle avait un dicton ou un proverbe pour chaque situation, mais, en dépit de la piété compassée qu'elle affectait dans sa conduite, habitude qu'elle devait avoir prise dans quelque couvent, je restais au coin aussi souvent que du temps de Fraulein Bertha, et plus souvent encore avec des culottes trempées sur la tête. Alors que Fraulein Bertha se fichait éperdument que quiconque soit au courant de ses méthodes pédagogiques, puisqu'elle-même avait subi une telle éducation et en était sortie la tête haute et la corde vocale fortifiée, Miss O'R... ne cessait de murmurer des menaces sur ce qui m'arriverait si je me plaignais à mes parents. Au nombre des faits spécifiés, il y avait son habitude de me conduire dans le parc, à première vue pour me faire prendre l'air dans ma voiture, pratique encouragée par ma mère. Mais nous n'allions pas loin, bien que nous restions partis longtemps. Ma promenade quotidienne nous emmenait à deux rues de là, dans un

quartier relativement mal famé. On me garaît près d'une grille et j'étais laissé à mes propres ressources tandis que Miss O'R... dégringolait quelques marches pour disparaître dans un sous-sol où une porte s'ouvrait mystérieusement pour l'accueillir.

Probablement pour me faire tenir tranquille, un homme en bras de chemise émergeait de là et posait une cage sur les marches en encourageant le gros perroquet vert qui était dedans à parler avec moi. Il y a, bien sûr, des limites à la conversation qu'on peut avoir avec un perroquet, surtout quand son propre vocabulaire n'est pas beaucoup plus étendu que le sien. Il m'imitait et je l'imitais, mais étant donné que notre relation ne pouvait se développer sans une expérience de la vie un tout petit peu plus grande, et que l'expression d'étonnement fixe de son œil ne me donnait aucune satisfaction intellectuelle, je me fatiguai rapidement de ses intrusions dans ma vie privée et finis par l'ignorer. Ce rite se répéta, jour après jour, au point que j'en vins à détester la vue de l'oiseau et qu'il prit peu de plaisir à me voir et resta aussi muet qu'un trappiste.

Finalement, Miss O'R... émergeait, toute congestionnée, l'excursion lui ayant donné plus de couleurs qu'à moi, l'œil plus jeune et plus brillant derrière le pince-nez. Elle murmurait sa menace habituelle sur toutes les horribles choses auxquelles je pouvais m'attendre si je soufflais un seul mot de l'aventure à mes parents, et elle poussait ma voiture jusqu'à la maison.

Pendant une période tout alla bien pour elle, jusqu'à ce que je me mette à imiter le perroquet à la maison. Mes parents furent d'abord ravis de ma démonstration, puis il leur traversa l'esprit que je n'avais pu voir de perroquet à Green Park. «Où, me demandèrent-ils, as-tu vu un perroquet?» Je rougis de confusion et leur dis que j'avais juré de ne pas en parler. C'est ainsi que les enfants se préparent à l'éthique de la vie des adultes, à Watergate et au reste. Ma mère n'y fit plus allusion, mais elle dit à mon père qu'elle avait remarqué que mes vêtements étaient couverts de particules de suie chaque fois que j'allais au parc. Les tentacules de la justice commençaient à se refermer sur la pauvre et congestionnée Miss O'R...

Le jour suivant, nous tournâmes le coin de la rue comme d'habitude. Miss O'R... descendit les marches avec fracas et

l'homme en bras de chemise fit une brève apparition pour placer l'oiseau en position, comme s'il s'agissait de la tasse de thé du matin dans une pension de famille. Ce qui avait débuté à la manière excitante d'une conspiration était maintenant devenu routine. Ce jour-là, j'essayai d'en briser la monotonie en criant après l'oiseau. L'oiseau parut aussi étonné que d'habitude, mais comme s'il trouvait ces nouveaux bruits difficiles à évaluer. C'est alors que survint ma mère, qui avait filé la voiture d'enfant comme un détective. Ce fut la fin du chemin pour Miss O'R..., dont les yeux baissés laissèrent échapper un flot de larmes, lui donnant pour une fois l'air plus jeune que son âge. Elle fit ses bagages et s'en alla, me donnant un petit baiser crispé en partant. C'est elle sans aucun doute qui a semé dans mon esprit la conviction qu'il n'y a rien de plus ennuyeux au monde que les amours de quelqu'un d'autre, surtout quand c'est un perroquet qui vous les raconte.

Le défilé des nurses temporaires fut stoppé par l'arrivée de Frieda, originaire de Hambourg. C'était une excentrique véritable, et mes parents et elle étaient dignes les uns des autres. En Russie, ma mère avait été étudiante aux Beaux-Arts, et elle essayait maintenant de devenir une véritable artiste. Elle faisait beaucoup d'esquisses et avait acquis une technique de peinture à l'huile très personnelle, assez visionnaire, pâle et stylisée. Dans l'ivresse de sa jeune réussite, elle présenta une ou deux de ses œuvres au New English Art Club. Par plaisanterie, mon père peignit des fleurs et présenta aussi sa toile. La sienne fut acceptée, celles de ma mère refusées. C'est alors que Frieda arriva comme cuisinière et comme contrepoids. C'était une femme à l'apparence peu engageante, un membre de la génération tragique fiancée à un homme tué pendant la guerre, ou pire : «disparu», mot qui introduisait immanquablement un élément d'espoir dans une situation sans espoir. Elle savait à peine lire et écrire, et pourtant son instinct était original et sûr, comme si son instruction n'avait pu remplacer sa vivacité naturelle par une efficacité sociale moins personnelle.

D'abord, ce fut une bonne cuisinière, puis une grande cuisinière, et finalement une cuisinière renommée. Non contente de cela, elle s'occupait de moi entre les plats et, comme si je ne suffisais pas à lui

donner du fil à retordre, elle se mit à la peinture dans un style qui tenait du Douanier Rousseau et de Grandma Moses, et posait nue pour ma mère quand elle avait besoin de repos. Elle pénétra ainsi dans l'existence orageuse qui était la nôtre et contribua, en vérité, à quelques-unes de ses tempêtes.

À ce stade, il faut peut-être décrire brièvement mes parents, simplement parce que rien, à partir de maintenant, ne peut être compris sans une idée de mes préjugés à leur égard. Je ne prétends pas dire la vérité à leur sujet, car je suis probablement la personne la moins qualifiée au monde pour le faire. Après tout, j'ai vécu avec eux dans la plus oppressante des intimités. En tout cas, je suis sûr qu'ils étaient complètement différents quand je n'étais pas là.

Mon père, Klop, était petit, un mètre cinquante-cinq en tout, et avait été mince. Les vieilles photos le montrent coquet, affectant le cheveu pompadour et coupé très court, et portant souvent monocle. J'ai toujours pensé qu'il était un peu cabot. Il n'y a qu'à voir la façon dont un homme se regarde dans une glace ou l'expression qu'il adopte devant l'objectif pour en juger. Dans ces occasions, il ne souriait jamais, à moins que le photographe ne réussisse à le persuader d'essayer, et dans ce cas, il ne consentait qu'à épicer son air bonhomme d'une expression de raillerie. Habituellement, il adoptait un air assez autoritaire ou bien de scepticisme déconcertant, et hypnotisait le spectateur d'un regard scrutateur ou bien indomptable. En bref, il semblait se prendre pour un homme mystérieux, ce qu'il n'était pas dans la réalité, du moins pas dans le sens où il l'entendait.

Selon un cliché bien connu, certains traits de caractère tendent à sauter une génération, et si tel est le cas, c'est probablement dû au fait que les enfants ont tendance à réagir en opposition à leurs parents, pendant leurs années de formation, plutôt qu'à une quelconque raison purement génétique. Le père de Klop devint ce qu'il était par réaction contre la perversité de son père, qui avait fait de son lit un rendez-vous de chasse plutôt qu'un lieu de repos, et qu'on voyait apparaître, de temps en temps, en train de mâchonner un cornichon au vinaigre dans le vestibule de la maison du coin de la rue, pendant que sa femme pleurait, consolée par ses trois fils. Un comportement

aussi scandaleux chez le père est propre à développer le goût de la méditation chez le fils.

Quoi qu'il ait pu être vraiment le père de Klop, il est évident que son âge se prêtait mieux à ce qu'il soit un grand-père pour son fils, puisqu'il atteignait soixante-dix ans quand Klop en avait treize. Klop ne nia jamais avoir été gâté, mais il n'aimait guère s'étendre sur le sujet, et soulignait au contraire que son père était très à cheval sur la discipline, dans le but probable de me faire mieux apprécier sa propre indulgence relative. Toutes les fois où je rentrais à la maison avec un de ces carnets ambigus qui sont la spécialité des maîtres anglais depuis le jour où ils ont assimilé leur Dickens, Klop ne se lassait pas de me répéter qu'il avait été un élève si brillant que, le jour où il quitta l'école de Jaffa, son nom fut inscrit en lettres d'or sur une plaque de marbre, afin que tous puissent voir quel *Wunderkind* scolaire avait été Jona von Ustinov.

Je fus moins impressionné que j'aurais dû l'être, parce que j'ai toujours craint plutôt qu'ambitionné d'avoir mon nom inscrit sur une plaque de marbre, et aussi parce que j'avais appris d'autres sources que Klop avait bénéficié d'une aide qui n'était autre que celle de son père pour faire ses devoirs, tant ce dernier désirait voir briller sa progéniture. La seule fois où Klop m'a aidé, j'ai eu des notes pires que d'habitude, et c'est tout dire. Si l'on croit que je blâme mon père, après tant d'années, d'avoir échoué avec mes devoirs, je m'empresse de préciser que c'est exact.

Tout cela n'implique aucunement que mon père était, de quelque façon que ce soit, avare de son intelligence exceptionnelle, mais cette intelligence était de nature tout à fait post-scolaire et, point sur lequel il aurait lui-même insisté, superficielle. Sa qualité visible la plus profonde était de prendre la vie pour un exercice des plus légers, pour une fine couche de glace sur laquelle patiner en dessinant des arabesques et des bonshommes. Il vivait dans l'instant et était, comme je l'ai déjà souligné, totalement irrégulier, peut-être par réaction contre l'austérité calviniste de son père et les fades excès œcuméniques de la Terre sainte.

Tout naturellement, un tel tempérament devait trouver un plaisir réel au monde vif-argent du journalisme, qui lui donnait toutes les

occasions d'exercer la sorte de talent qu'il possédait, et aussi de dépenser un peu plus que son salaire en réjouissances. Je suis convaincu d'être l'une des rares personnes qui le connaissaient à se souvenir de lui comme d'un homme hautement paradoxal plutôt que comme un hôte admirable. Je dis cela sans la moindre trace de critique, et en outre avec la conviction qu'il aurait de loin préféré qu'on se souvînt de lui comme un hôte admirable plutôt que n'importe quoi d'autre. Tout cela faisait partie de son message hédoniste à l'humanité.

Il avait de grands yeux expressifs, très précisément de la couleur du raisin blanc, souvent braqués sur les silhouettes des femmes qui passaient, et qu'il semblait jauger avec le détachement sans vergogne d'un entraîneur en train d'observer les meilleurs atouts de chevaux de course. Dans les rares occasions où, enfant, je me trouvais seul avec lui, il m'offrait une glace ou une limonade dans un café, à titre d'exercice de relations publiques ou de psychologie infantine. Je redoutais ces moments plus encore que son caractère, parce qu'il les mettait à profit pour scruter la foule des passants, et pour me demander mon avis, comme à un complice adulte, sur les qualités et les défauts physiques des femelles présentes. Assez souvent son œil s'attachait à quelque victime potentielle, et il s'adonnait à ce clignement de l'œil suggestif qu'on appelait «jouer de la prunelle». Alors, la victime soit rougissait et semblait scandalisée, soit attendait la suite avec une gêne réprimée, comme empalée sur le regard limpide de Klop. Pas étonnant avec ça que je sois devenu un puritain de poche, consacrant à ma crème glacée toute l'attention massive que Klop exerçait sur son magnétisme, refusant de regarder, refusant de répondre, et plein d'un sentiment d'indignité.

À la maison, quand il recevait, il était passé maître dans l'art risqué du jeu de mots et aimait à chevaucher comme un scout téméraire à travers le *no man's land* qui sépare l'esprit du mauvais goût. Oh! ses mille et une nuits sembleraient assez inoffensives aujourd'hui, et l'étalage de pornographie au grand jour l'aurait déprimé comme tout noceur qui se respecte, mais à cette époque de nuances et de tons pastel, je trouvais terriblement triste de voir ma mère se joindre aux tempêtes de rires qui accueillaient certaines remarques de mon

père, que ses invités qualifiaient d'outrageuses avec gratitude et dans le plus pur esprit sportif.

Non qu'elle eût le moins du monde l'esprit étroit. Au contraire, elle était de loin plus difficile à choquer que lui, mais sa conduite était toujours irréprochable, alors que celle de mon père semblait puérile même aux yeux de l'enfant que j'étais alors.

J'ai toujours douté qu'il soit le coureur de jupons qu'il aurait aimé être. D'abord, il lui manquait la discrétion nécessaire à ceux qui mènent une double vie. Toute sa personnalité était publique, et il partageait ses prédilections et ses tentations avec ma mère ou, en de rares occasions, avec moi, par-dessus une crème glacée. Il avait besoin d'une oreille, qu'elle soit amicale ou simplement infantine. Comme Casanova, il voletait de fleur en fleur, frôlait les paires de fesses plus qu'il ne les pinçait, se contentait de coups d'œil rapides, en homme pressé, affamé d'inattendu, d'inexplicable et de soudain, incapable d'avoir la patience du voyeur. En même temps, il n'était un vrai danger pour personne. Il avait un dégoût inné de la brutalité et de la cruauté, et un courage moral parfois surprenant chez un homme tellement acquis à la bonne vie. Vers la fin de sa vie, il était tout aussi entouré de jeunes femmes qu'un gourou, si bien que même à cette époque il continuait à divertir et à faire montre d'élégance spirituelle et d'un sens de joyeuse irresponsabilité, pour ne pas dire plus. C'est peut-être seulement dans son rôle de père, et d'ailleurs de mari, qu'il était parfois difficile à tolérer.

Ma mère était une grande femme, par comparaison à lui. Elle avait un beau visage, plein de cette sorte de chaleur et de simplicité naturelles qui attiraient tout le monde, des petites amies de mon père aux homosexuels, qui trouvaient en elle une amie sans complications et un mentor. Elle avait greffé sa personnalité sur le mode de vie qu'on lui demandait d'avoir, et n'a jamais rien montré de l'humiliation et de la déchéance qu'elle a dû ressentir. Fondamentalement, c'était quelqu'un de beaucoup plus fort et de plus stable que mon père, ce qui lui permit d'émerger de sa vie turbulente pleine d'un sentiment illusoire d'indépendance inattaquable. [...]